

03. Le vilain petit connard

70 km/h. C'est la résultante des vitesses combinées de la chute de Nyan-Nyan d'une hauteur de 15 m et de la vitesse du navire évaluée à 20 nœuds. C'est comme s'il avait sauté d'une hauteur de 20 m le navire étant arrêté. Un immeuble de cinq étages. La chute ne dure pas 2 secondes. Ça n'est pas long, mais cela laisse le temps de se demander si on n'aurait pas mieux fait de surseoir.

En tout cas, cela lui laissa le temps de rembobiner et de tracer les événements qui l'avaient conduit à ce moment.

Nyan-Nyan était serveur sur le « Belétron » depuis six mois et ce n'était pas une vocation. Cela n'avait rien à voir avec les projets qu'il avait eus lorsqu'il avait réussi à intégrer l'Indian Institute of Technology de Bombay en réussissant haut la main les tests d'entrée. Peut-être eut-il fallu qu'il y mît plus de modestie.

En effet, eut-il été dans les cent premiers, il eut aussi réussi à intégrer l'Université, alors qu'être dans les cinq premiers n'avait réussi à rien d'autre que de s'attirer la rancœur de ses condisciples castés.

Le mépris naturel dans lequel ceux-ci le tenaient, à cause de son origine Dalit, était justifié, selon eux, par le fait qu'il avait profité de la politique des quotas qui permet aux classes défavorisées, aux basses castes, aux castes arriérées, aux hors castes et, j'allai oublier, aux femmes, d'intégrer le monde éducatif. Qu'ils aient passé exactement les mêmes tests d'entrée n'était simplement pas évoqué.

Son ennemi le plus pervers était Veshya ka Beta, qui signifie fils de pute en hindi, ce qu'il n'était pas, mais c'est moi qui invente et ça me fait du bien.

Ce Veshya ka Beta était un des plus brillants étudiants de l'Indian Institute of Technology. Il était étudiant en troisième année lorsque Nyan-Nyan intégra l'Institut mais régnait aussi sur les premières et deuxièmes années. Il était maintenant enseignant-chercheur alors que Nyan-Nyan venait d'obtenir son diplôme d'ingénieur.

En fait, si les troisièmes années, les moniteurs, les maîtres de conférences et les professeurs s'inclinaient également sur son passage, ce n'était sûrement pas seulement grâce à ses brillants résultats, ni au respect qu'il leur inspirait personnellement.

Ils s'inclinaient devant sa lignée, son père et la place qu'il ne manquerait pas d'occuper dans la société, lorsqu'il aurait grimpé dans la hiérarchie universitaire. Bref, une bande de lèche-culs. Alors, le destin d'un Dalit, laissez-moi rire...

Veshya ka Beta avait pris Nyan-Nyan en grippe, ce qui est déjà un euphémisme. Il avait toujours tout fait pour lui savonner la planche au cours de ses trois années d'études. Il était même allé jusqu'à le calomnier auprès de l'entreprise de motorisation dans laquelle Nyan-Nyan avait fait son stage. Mais la société en question avait tellement gagné aux travaux de recherches de son stagiaire qu'elle était passée outre. Jusqu'à présent.

Les choses auraient-elle été les mêmes si Nyan-Nyan avait été un élève médiocre ? En passant sous les radars, il serait rentré dans le rang et n'aurait pas fait de l'ombre à des étudiants qui valaient dix fois moins que lui.

Mais le mépris haineux et naturel de ses condisciples castés à son égard, n'aurait peut-être pas trouvé d'autre objet sur lequel se fixer et il en aurait pris quand même plein la gueule. Il faut les comprendre : ça les démangeait. Alors, tant qu'à faire, il avait donné son maximum.

Bon an mal an, malgré les bâtons que Veshya ka Beta lui avait mis dans les roupies, cela avait fonctionné. Il était arrivé en fin

de troisième année, avait présenté son mémoire et avait obtenu son diplôme. Il passait maintenant quelques jours chez lui avant d'intégrer l'entreprise en question.

C'était aussi l'époque de l'année où les candidats qui voulaient intégrer l'Institut passaient les tests d'entrée. Parmi eux, quinze pour cent de Dalits, comme il se devait pour faire gerber les castés. La période des examens se passa pendant qu'il prenait quelques jours de repos, avant de repartir à l'attaque.

Il était chez lui quand il reçut cet email du secrétariat de l'Indian Institute of Technology qui lui demandait de passer à l'administration pour une affaire le concernant. Aïe, aïe, aïe !

Il s'y rendit sans arrière-pensée, tout juste se disait-il qu'il aurait bien profité du temps de cet aller-retour pour faire autre chose. Il arriva à l'Institut et pénétra dans le hall.

Le bruissement de la foule des étudiants s'arrêta net. Silence et immobilité. Tous les regards se tournèrent vers lui, à se demander s'il n'avait pas laissé sa braguette ouverte. Parmi les étudiants, Veshya ka Beta le regardait en souriant et lui fit un clin d'œil. Nyan-Nyan comprit tout de suite que c'était grave et qu'il devait s'attendre au pire.

- On vous attend dans l'amphi 1 ! Lui dit la secrétaire sans le regarder en face et se cachant derrière son écran.

Dès qu'il poussa la porte de l'amphi, il sut que c'en était fait de lui sans même savoir de quoi il retournait.

Le Président, les Sous-Présidents, les professeurs étaient assis sur les gradins destinés aux étudiants. On lui désigna l'estrade. Il s'y rendit. Rien pour s'asseoir évidemment puisque c'était un tribunal.

Le Président de l'université se leva, ajusta son micro et prit la parole :

- On a porté à notre connaissance les faits suivants : vous avez

transmis aux candidats de votre sous-classe de Dalits, les épreuves d'intégration à l'Indian Institute of Technology. De ce fait, tous les candidats Dalits, qui étaient autorisés à présenter leur candidature par protection, ont réussi ces épreuves. Vous avez abusé de l'indulgente veulerie des autorités à l'égard de votre sous-classe qui vous permet, à vous et vos semblables et, j'allais oublier, aux femmes, d'accéder à des situations auxquelles ils ne sont pas destinés. Maintenant, vous voulez devenir intelligents et cultivés ! On croit rêver ! Mais vous êtes un tricheur comme tous ceux de votre sous-classe et vous ne vous contentez plus des postes administratifs qui vous sont réservés et que vous occuperez sans rien faire jusqu'à la retraite !

- Je n'ai rien transmis du tout – essaya de se défendre Nyan-Nyan, sans micro – et même si j'avais eu accès à ces sujets, je ne les aurais jamais transmis à qui que ce soit !
- Vous admettez donc que vous pouviez avoir accès à ces sujets !
- Mais pas du tout...
- De toute façon, nous avons la preuve que vous êtes l'auteur des mails qu'ont reçus les candidats !
- Je n'ai pas accès à leurs adresses email et je n'ai même pas la liste des candidats, comment aurais-je pu leur envoyer quoi que ce soit !
- Tatatata ! Nous avons eu accès à tous les boîtes mail de vos complices et il n'y a pas de doute : c'est bien vous qui avez envoyé ces mails ! Regardez...

Le Président fit passer un document qui descendit de main en main jusqu'au premier rang. Nyan-Nyan s'approcha.

- Oui, ça ressemble bien à mon adresse email... Mais ce n'est pas la mienne... C'est une falsification grossière, ce n'est même pas un hacker qui a fait ça ! On a créé une adresse en recopiant la mienne et en changeant un détail ! Il suffit de renvoyer un message à cette adresse et vous verrez bien que

je ne le reçois pas ! Ce ne sera pas difficile de chercher l'adresse IP de l'ordinateur qui a envoyé ces mail...

- Oh, je suis sûr que vous avez pris toutes les précautions et que c'était votre seule ligne de défense ! Ils se tourna vers ses collègues :
- Un hacker... Chercher l'adresse IP et puis quoi encore !

Ils sourirent avec commisération. De toute évidence, ils ne s'étaient même pas cassé la tête pour le piéger, leur supériorité de caste les dispensait d'élaborer une machination plus sophistiquée. Qui oserait douter une seconde de la culpabilité de Nyan-Nyan puisque c'était eux qui la révélaient.

- De toutes façons, vous n'êtes pas ici pour vous défendre mais pour entendre votre sentence : vous, qui l'avez organisée, et vos semblables, qui ont profité de cette tricherie, êtes exclus de l'Université. Considérez votre diplôme comme caduc, nul et non-advenu. Vous avez interdiction de vous présenter dans aucune autre Université indienne et de poursuivre aucune étude supérieure. Soyez heureux que nous ne vous poursuivions pas en justice car en plus vous risqueriez la prison et l'interdiction d'intégrer aucune administration où vous et vos semblables végétez aux frais des contribuables de notre pays !
- Mais je veux être poursuivi en justice ! – S'écria Nyan-Nyan – je veux qu'une enquête soit ouverte pour tirer au clair cette machination !
- Voyez, ce qui nous diffère de votre sous-classe, nous les gens des hautes castes : c'est la sagesse que nous tenons de notre lignée et de notre éducation. Vous aurez beau crier et tempêter, nous resterons bienveillants à votre égard, malgré vous, et ne vous poursuivrons pas en justice. La séance est close, vous pouvez disposer.

La séance fut levée sous une pluie glacée d'applaudissements et Nyan-Nyan, effondré, quitta l'amphi.

Veshya ka Beta, cette saloperie vivante, avait eu raison de lui, sans même qu'il y eût le moindre différent entre eux et qu'il eût à se creuser le ciboulot pour manigancer un piège élaboré.

Il avait, par avance, l'oreille des lèche-culs, je veux parler de la Direction et des Professeurs de l'Université encoconnés dans un écheveau de protection politique et de mérite inné. Ceux-ci n'allaient pas crier au charron, au déni de justice alors qu'on leur apportait ce dont ils rêvaient depuis l'instauration des lois des quotas.

Que l'Université ait été juge et partie ne choquait même les juges officiels devant lesquels Nyan-Nyan essaya de poursuivre sa plainte qui se perdit dans un labyrinthe de délais déraisonnables.

Pour tous les candidats Dalits à l'intégration en première année de l'Institut qui avaient été entraînés malgré eux dans cette tragédie, il était plus simple de s'en tenir à la version officielle de l'Université.

Dans l'état de délabrement moral où ils se trouvaient, celle-ci leur procurait un coupable prêt à l'emploi, à maudire et à jeter ensuite pour répondre de la catastrophe qui avait ruiné le parcours qu'ils avaient rêvé de leur vie.

Vous comprendrez donc pourquoi les tentatives de Nyan-Nyan pour prouver son innocence, celle de sa famille, celle des étudiants Dalits et celle des Dalits en général, ne pouvaient paraître qu'un baroud désespéré pour justifier l'injustifiable. Il plaïda devant tous et tous le rejetèrent.

Nyan-Nyan s'exila donc puisque même l'ASA, Ambedkar Students' Association, lui demandait de se faire discret et le raya de ses listes.

Il partit à l'étranger, sympathisa avec un Sri Lankais qu'il rencontra dans un bar et qui le fit embaucher dans la société de croisières pour laquelle il travaillait.

Après un entretien d'embauche au cours duquel il démontra qu'il parlait couramment l'anglais et qu'il savait rendre la monnaie, il participa à un stage, dont le montant allait lui être retenu sur son salaire, où il apprit à sourire, à se faire houspiller et à sourire, à se faire mépriser et à sourire, à devenir transparent mais à sourire encore. Enfin, il fut affecté sur le « Belétron » au poste de serveur.

Il embarqua donc comme serveur au même salaire mensuel que celui qu'il aurait gagné s'il avait travaillé à Bombay. Mais il était tenu de faire douze heures par jours, à moins qu'on ait encore besoin de ses services et qu'il lui faille travailler une ou deux heures de plus, et ceci sept jours par semaine. Pas de chômage, pas de congés payés mais, quand même, une assurance maladie. Une commission sur les consommations, à moins qu'il ne mette fin prématurément à son contrat saisonnier, auquel cas il ne toucherait que les heures qu'il avait travaillées.

La première semaine de travail, fut une épreuve dont Nyan-Nyan crut qu'il allait crever. Déjà, le premier soir, ses pieds le faisaient souffrir à hurler alors qu'il ne pouvait que sourire. C'est précisément cette exigence qui lui permit de supporter la douleur.

Ses employeurs savaient ce qu'ils faisaient et comment on pouvait tirer le maximum d'un individu : il suffit de l'empêcher de se plaindre. Après le travail, il rentrait dans les quartiers de l'équipage, une zone interdite aux passagers située sous la ligne de flottaison, dans une cabine de deux mètres sur trois sans hublot, qu'il partageait avec trois autres employés.

Personne d'autre que le personnel ne venait dans cette zone. Même les officiers n'y mettaient pas les pieds. C'était un monde

à part, sans autre repère que des numéros. Ceux des ponts, des couloirs, des traverses et des cabines. Mais pour le personnel du navire, c'était comme un foyer, un endroit où ils pouvaient prendre du repos auprès de personnes qui vivaient les mêmes épreuves.

C'était là où on pouvait trouver quelqu'un pour se faire remonter le moral quand le spleen vous prenait, ou le manque de sa famille, ou de son village. C'était aussi une cité humaine ordinaire, avec ses lieux de prières, ses magasins, ses artisans tailleurs, ses coiffeurs, ses cordonniers, tout l'artisanat d'une ville pouvait se trouver là, dans ce qu'on aurait pu comparer plus à un sous-marin qu'à un navire.

Et puis, il y avait les passagers. C'est à leur contact que Nyan-Nyan comprit qu'il n'était pas fait pour ce boulot. Il prenait les choses trop au sérieux. Il ne maîtrisait pas le second degré, comme le faisaient ses collègues. Il n'avait pas la répartie adéquate capable de mettre en valeur la saillie du client en le faisant se sentir extrêmement spirituel.

Pourtant, cela n'aurait pas été difficile, c'étaient toujours les mêmes. Il n'arrivait pas à comprendre que ce qu'il trouvait lourd put déclencher autant de succès. Alors il se contentait de sourire, comme on lui avait appris mais de toute évidence, ce n'est pas tout ce qu'on attendait de lui.

Cette conformation mentale le désignait en tant que cible favorite des metteurs en boîte qui aimaient parler de lui comme s'il n'était pas là, tels des joueurs de tennis amateurs qui auraient préféré jouer contre un mur que contre un partenaire incapable de leur offrir une balle facile à smasher. Vous l'avez compris : n'eussent été les passagers et les heures ouvrées, le boulot eût été supportable.

Les Martin n'étaient pas les plus horribles de ces metteurs en boîte. Ils étaient tellement balourds que c'était comme une

récréation, même si vous avez eu l'impression qu'ils se comportaient envers lui avec perversion. Leur petit jeu stupide, lorsqu'ils l'avaient surpris sortant de chez ses parents à Dhobi Ghat, lui était simplement passé au-dessus de la tête. Il avait d'autres soucis.

Ses efforts pour convaincre ses parents de son innocence avait été un échec. Ils s'en foutaient de son innocence ! Ils ne comprenaient tout simplement pas qu'il ait été assez stupide pour se laisser piéger. Il aurait dû anticiper le piège ! Il savait bien quand même à qui il avait affaire ! il aurait dû se rendre invisible comme les autres.

Si on avait choisi de le piéger lui, c'est qu'il était le premier parmi les Dalits et surtout dans les premiers parmi les castés. Il ne parvint pas à justifier cet accès d'orgueil qui lui avait fait démonter ce qu'il valait vraiment, au lieu de faire le sous-marin et de jouer la médiocrité.

Il ne parvint à rien et n'eut plus qu'à quitter son père en mauvais termes. C'est pour cette raison que les Martin l'avaient trouvé déprimé, à la sortie de Dhobi Ghat.

Et depuis, Nyan-Nyan se demandait ce qu'il foutait là. S'il ne se secouait pas, il y serait encore dans dix ans. Comme une momie égyptienne dans son sarcophage.

Après Colombo, il avait décidé de débarquer à l'escale suivante, quitte à désertir et à abandonner son salaire de merde. Le seul problème, c'est que l'escale suivante était Rangoon, au Myanmar et qu'il n'avait pas envie de se frotter aux Birmans, la suivante était une chiure de mouche dans l'archipel des Nicobar. S'il y désertait, il risquait d'y rester pour un moment. Il patienterait donc jusqu'à Pucket, en Thaïlande.

Puis un matin, il y eut cette barquasse qui se mit à naviguer de concert avec le « Belétron », surchargée de migrants assoiffés qui lançaient des S.O.S. avec leurs turbans.

Nyan-Nyan n'hésita pas : c'est là-bas qu'il devait être, auprès de gens qui n'attendaient pas qu'on ait fini de les mépriser pour se bouger le cul. Il fallait qu'il les rejoignît. Mais surtout, il fallait qu'ils le repêchassent.

Il remplit donc aux trois-quarts deux gros jerricans de vingt litres, les attacha avec ce qu'il fallait de corde pour qu'ils ne l'entraînaient pas trop profond avant qu'ils ne remontassent, estima la hauteur, la vitesse du navire, en déduisit la composante des vitesses avec laquelle il heurterait l'océan et enjamba la lisse. Non mais, c'était pas la moitié d'un con, Nyan-Nyan !